

Aïna et le vent

Erthia – 2015

[CC BY-NC](#)

Cinq heures du matin. La maison baignait dans le silence. Au sein de ce cocon chaleureux, une petite fille se réveilla. Le soleil, déjà là, inondait la chambre de ses rayons, se déversant à travers les volets entr'ouverts.

D'un bond, l'enfant se leva, et pieds nus, à pas de loup, elle descendit les escaliers.

La clé ne fit presque aucun bruit en tournant dans la serrure. Le battant s'ouvrit sans un grincement, et la fine silhouette se faufila discrètement dehors.

Un vent chaud enveloppa la fillette dès qu'elle franchit le seuil. C'était l'été, l'air sentait les fleurs et les chants des oiseaux résonnaient tout autour. Le jardin peuplé d'arbres et de plantes diverses offrait un spectacle merveilleux, et l'herbe tendre donnait envie de s'y allonger et de s'y endormir.

La fille sourit. Elle sentait les courants d'air qui jouaient avec ses cheveux, s'engouffraient dans sa chemise de nuit. Elle ferma les yeux et commença à respirer au rythme du vent. Bientôt, elle baigna entièrement dans ces flux. Ses mains se murent lentement, cherchant la position idéale.

Soudain, elle ouvrit les yeux. Ses bras, dirigés vers le bas, formaient un angle d'environ quarante degrés avec son corps.

Lentement, elle les colla contre elle. Le vent cessa. Elle les écarta. Le vent reprit.

S'ensuit une danse magique. L'enfant voltigeait et l'air dansait avec elle. Ils faisaient murmurer les feuilles, frémir les brins d'herbe, osciller les fleurs. Les cheveux de la fille étaient tels une vague rousse qui accompagnait le moindre de leurs mouvements.

Ce fut une demi-heure d'un bonheur pur, une demi-heure où le sourire de la fillette ne quitta pas ses lèvres.

Puis la danse s'acheva. L'enfant regagna une dernière fois sur le sol, et soupira de bonheur, avant de

retourner dans la maison, ravie. Elle rejoignit prestement son lit, aussi silencieusement qu'elle en était sortie.

Sept heures du matin. Le réveil de la fillette sonna. Elle ouvrit les yeux, enfila rapidement ses pantoufles, traversa le couloir en un éclair et descendit les escaliers à petits pas rapides. Quand elle arriva en bas, son père et sa mère chuchotaient dans la cuisine. Étrange : que voulaient-ils lui cacher ?

Dès que ses parents l'aperçurent, ils se turent, et lui offrirent un grand sourire. Elle leur répondit par un autre encore plus radieux, accompagné d'un énergique bonjour, puis s'installa en face d'eux et commença à se faire une tartine de confiture.

L'enfant intercepta du coin de l'œil un regard de sa mère destiné son père. En réponse, un regard paternel interrogateur, suivit d'un hochement de tête maternel, sourcils légèrement froncés. Le père se tourna alors vers sa fille, un petit sourire plaqué sur ses lèvres, qui n'augurait rien de bon à l'enfant.

«Aïna, commença-t-il, nous..., nous allons déménager... »

Elle eut alors le sentiment que le monde s'effondrait autour d'elle. Papa avait une mine réellement désolée, mais cela n'empêcha pas les larmes de naître aux coins des yeux de l'enfant. Partir ? Pourquoi partir ? Ils étaient bien ici ! Ici, c'était chez elle, ici, elle connaissait presque tout comme sa poche. Ici, il y avait tout ce qui faisait sa vie: ses parents, sa maison, son jardin, ses sentiers, ses bacs à sable, ses arbres immenses, sa forêt, son école, sa bibliothèque, ses amis, ses camarades de classe, sa maîtresse... Mais surtout, il y avait le vent. Si elle partait, elle ne pourrait plus jouer avec le vent. Elle n'était réellement avec lui que dans son jardin. Elle avait déjà essayé de jouer avec le vent autre part: dans le parc, derrière la bibliothèque, dans les bois... Mais elle n'y arrivait pas. Il n'y avait que chez elle qu'elle pouvait être en symbiose avec lui.

«Vous n'avez pas le droit, cria-t-elle en jetant violemment sa tartine sur la table, pas le droit, pas le droit! Vous...»

Les sanglots qui s'échappèrent de sa gorge l'empêchèrent de finir sa tirade. Dans un gémissement, elle

enfouit sa tête dans ses bras. Sa mère s'approcha alors pour la consoler, mais dès qu'Aïna sentit sa présence tout près d'elle, elle s'éloigna, et déclara:

«Vous n'avez pas le droit de décider des choses comme ça! Vous vous en fichez, hein, de mon avis!»

Puis elle courut se réfugier dans sa chambre. Elle se jeta sur son lit et se glissa dans ses draps. Non, non, non, et non! Ils n'avaient pas le droit de faire ça! Les larmes ne cessaient de couler, et rien ne semblait pouvoir les arrêter. Pourtant, lorsque l'on toqua à la porte, elle essuya du mieux qu'elle put toute trace d'humidité de son visage et ravala ses sanglots. Puis elle se leva de son lit pour aller ouvrir.

«Tu sais, il ne faut pas être triste comme ça, fit sa mère en lui ouvrant les bras.

La fillette s'y blottit, les larmes reprenant le dessus.

- Aller, aller, ça va passer. Tu sais, on va être dans une maison plus grande, plus belle, avec un tout aussi beau jardin, et si tu veux, on pourra t'acheter un animal de compagnie...»

Mais Aïna se fichait d'avoir un nouveau compagnon. Elle voulait rester là, c'est tout.

L'étreinte s'acheva bientôt, trop vite aux yeux de l'enfant.

«On part dans une semaine, le deuxième jour des vacances, continua la mère d'une voix douce.

- Je veux rester ici, répliqua-t-elle.

La femme soupira.

- Ce n'est pas à toi de décider de ces choses là. Comme nous sommes en démocratie, c'est la majorité qui décide.

-Oui, tu me l'a déjà dit.

-Nous sommes trois, poursuivit la mère. Papa, toi et moi. Ton père et moi voulons partir. Tu veux rester. Ce qui nous fait deux qui veulent partir, et une qui veut rester. La majorité l'emporte, donc nous partirons.

-C'est pas juste, rétorqua la fillette.

-Si. Mais là, tu es en train de me faire l'égoïste, rajouta-t-elle en souriant. Alors soit un peu plus raisonnable, même si je sais que c'est difficile.

-J'ai pas envie d'être raisonnable. Je veux rester, c'est tout.

La femme soupira de nouveau.

- Bon, je te laisse. Habille-toi, n'oublie pas que tu as école ! »

Puis elle sortit de la pièce, laissant Aïna seule avec ses pensées.

Cette fin de semaine fut dure pour la jeune fille. Ça lui faisait mal de vivre ces journées ordinaires à l'école, et de se dire que bientôt tout ça serait fini. Elle était, certes, toujours partante pour jouer aux récréations et rigoler un bon coup, mais dès qu'elle n'avait plus rien à faire ou qu'elle s'ennuyait, elle s'enfermait dans un mutisme aux pensées douloureuses.

À chaque fois qu'elle rentrait de l'école, elle montait les escaliers quatre à quatre et s'enfermait dans sa chambre. Elle ne voulait pas s'attarder dans d'autres pièces que sa chambre, car la vision de sa maison se vidant la brisait de l'intérieur. Les premiers jours, ses parents l'appelèrent plusieurs fois, mais ne vinrent pas la déranger.

Les repas se déroulaient en silence. La mère et le père essayaient d'engager la discussion, avec des questions comme "Alors, ça s'est bien passé ta journée ?", ou encore "Tu veux qu'on te décrive ta future maison ?", mais la jeune fille restait muette. Et chaque soir, c'est sans un mot qu'Aïna partait se coucher.

Entre le moment où elle rentrait de l'école et l'heure du repas, seule dans sa chambre, elle réfléchissait aux moyens qui s'offraient à elle pour empêcher le déménagement. Elle pouvait refuser de faire ses valises, mais ses parents pourraient très bien les faire eux-mêmes. Elle pouvait rester ici, ne plus bouger, faire la grève de la faim... Mais elle savait très bien qu'elle ne pourrait pas rater un repas, et que, vu son poids, ses parents pourraient la porter et la sortir d'ici sans problème. Si la porte avait eu une serrure, c'aurait été plus simple... Elle pouvait essayer de la bloquer de l'intérieur. Mais... avec quoi ? Ses yeux balayèrent l'ensemble de sa chambre. Tous les meubles étaient trop lourds pour qu'elle puisse les déplacer.

Vendredi soir, quelques heures après sa dernière journée d'école dans son établissement préféré, elle

arriva pour la énième fois au constat qu'elle ne pourrait pas empêcher l'inévitable de se produire. Elle enfouit la tête dans ses couvertures, découragée.

Le vent soufflait avec fureur. Les arbres tordaient leurs branches brûlées par le soleil, les pétales de fleurs s'arrachaient sous les assauts des bourrasques, et deux volets non attachés battaient régulièrement le mur sud de la demeure. La chemise de nuit d'Aïna claquait au vent, semblant vouloir quitter le corps frêle de sa propriétaire, et sa chevelure formait des nœuds qui battaient le dos et les bras de la jeune fille.

Ses poings se serrèrent brusquement de colère, et le vent redoubla de violence. Puis elle les rouvrit lentement, et progressivement, le vent perdit en puissance. Les arbres se calmèrent, les pétales se posèrent au sol, les volets s'immobilisèrent. Le vêtement d'Aïna cessa sa triste lutte, et ses cheveux désormais emmêlés redescendirent frôler ses hanches. Les larmes de rage devinrent des larmes de tristesse, et elle se retrouva par terre, les joues trempées.

Les yeux d'Aïna fixaient son réveil, posé sur une table de camping. Ces derniers jours, elle avait été le plus souvent dehors, marchant dans les bois ou retrouvant ses amis au parc, même si chaque instant qu'elle passait avec eux devenait de plus en plus douloureux à l'approche de la séparation. *10h28*. Depuis qu'elle était retournée dans sa chambre, à 5h40, elle n'avait dormi que par intermittence, pour finalement se réveiller à sept heures moins le quart. Elle souhaitait rester le plus possible au lit, voulant retarder indéfiniment le moment de faire ses valises. Le "grand jour" était le lendemain.

« Aïna, sors de ta chambre ! »

Seul le silence répondit à sa mère.

« Aïna, je sais que tu es réveillée ! Sors s'il-te-plaît ! »

La fillette se recroquevilla un peu plus sous ses draps.

« Ne m'oblige pas à monter » la menaçait-elle.

Elle ferma les yeux. Fort.

La porte s'ouvrit, des pas s'approchèrent, puis l'enfant sentit qu'on tentait de lui arracher ses draps. Elle s'y agrippa de toutes ses forces, les paupières toujours closes, et au bout de quelques secondes, on cessa de tirer.

« Aïna, viens, tu ne vas pas rester toute la journée au lit ! Nous partirons quoi qu'il arrive, même s'il faut que les déménageurs te mettent dans le camion avec le lit ! »

L'enfant resta immobile.

Elle entendit sa mère soupirer, puis crut percevoir le bruit de pas qui s'éloignaient. Elle patienta sans bouger pendant cinq bonnes minutes, avant d'oser sortir un bras de sa maison de tissu. Puis elle quitta son lit d'un bond, et s'engouffra dans le couloir.

En bas, c'était le bruit de valises que l'on ferme et que l'on déplace.

D'en haut, Aïna vérifia que personne ne pourrait la voir, avant de descendre en vitesse les escaliers et de pénétrer dans la cuisine. Elle ferma la porte derrière elle, puis petit-déjeuna malgré l'heure tardive. Tandis qu'elle se remplissait le ventre, son esprit divaguait. Elle essayait de faire abstraction des voix et des bruits de la maison qui s'agitait, et qui lui rappelait que le départ approchait à grands pas.

Tout bougeait et s'activait autour d'elle. Malgré les nombreuses sollicitations de sa mère, elle n'aiderait pas, elle ne participerait pas. Toute la journée, elle était restée dehors, pour finalement s'asseoir une petite heure plus tôt sur le sol du salon, désormais vide. Tout semblait lointain, irréel, comme si d'un instant à un autre elle allait se réveiller, et sortir de ce cauchemar.

Elle ouvrit les yeux, et ne vit pas le cadran de son réveil. Cela la tira brusquement des brumes du sommeil, et elle se redressa. Elle contempla sa chambre. Vide. La réalité la frappa, et elle se laissa tomber sur le lit. Il devait sûrement être cinq heures du matin. Des larmes coulèrent sur son visage. Ce soir, elle ne se coucherait pas ici. Le lendemain, elle ne mangerait pas dans sa cuisine. Dans deux mois, elle ne retournerait pas à son école, elle ne verrait pas ses amis...

Elle ne jouera plus avec le vent.

Elle devait lui dire adieu. Comme à son habitude, et à son plus grand regret pour la dernière fois, elle descendit dans le jardin.

Le paysage défilait par la fenêtre à toute allure. Les yeux rougis d'Aïna observaient sans entrain les champs au milieu desquels filait l'autoroute. Cela faisait environ trois heures qu'ils roulaient, et le silence régnait depuis plus d'une heure dans la voiture. Durant la première demi-heure, les parents avaient essayé d'engager la discussion avec leur fille, sans succès. Puis ils s'étaient mis à parler ensemble, de diverses choses, avant d'épuiser petit à petit tous les sujets.

« On est bientôt arrivé, il faut que tu prennes la prochaine sortie » dit soudainement le père, rompant le fil des pensées d'Aïna.

La voiture quitta l'autoroute. Les champs laissèrent rapidement place aux habitations et aux commerces.

« Continue tout droit » indiqua-t-il.

La ville était plutôt belle, avec ses bâtiments aux pierres orangées, jaunes et rouges, et ses portes peintes et encadrées d'une végétation colorée. Le soleil se déversait à grands flots sur une petite place, faisant étinceler l'eau vive d'une fontaine, éclaboussait les façades aux tons chauds, illuminait les rues qu'ils croisaient. Aïna

aperçut brièvement deux garçons jouant aux billes. Soudain, elle eut envie de sortir de cette voiture, de parcourir et découvrir tous les recoins de cette ville, de rencontrer et de s'amuser avec les enfants des environs...

De revoir une dernière ses amis, faire un dernier cache-cache dans les bois. Brusquement, elle voulut effacer ces derniers jours, retourner à sa vie d'avant... Aïna ferma très fort les yeux et, l'espace de quelques secondes, son rêve devint réalité. Tout ceci n'avait été qu'un affreux cauchemar, là elle était en route pour chez Tatie avec ses parents, et...

« Là, à droite » indiqua son père.

La réalité brisa alors son fragile songe, mouillant silencieusement les yeux de la jeune fille.

Le véhicule tourna et s'engagea dans un chemin en terre battue qui traversait un bois. Bientôt, ils furent devant un imposant portail, derrière lequel une maison et un jardin les attendaient paisiblement.

La demeure ne ressemblait en rien aux petites habitations qu'ils avaient croisées, aux couleurs vives et parées de fleurs multicolores, mais elle possédait tout de même un certain charme qui plut à la jeune fille. C'était une maison mystérieuse, entourée d'un vaste jardin vert, le tout au creux d'un cocon d'arbres. Alors que le véhicule s'engageait dans la cour, l'enfant ne tenait plus en place. Elle voulait tout explorer, tout découvrir, tout connaître de cette étrange demeure. À peine le moteur cessa de fonctionner qu'elle ouvrit la portière et fila en courant vers la maison. Elle abaissa fébrilement la poignée de la porte d'entrée, mais le verrou enclenché la freina dans son élan.

« Alors, hâte de voir ton nouveau chez-toi ? fit la voix amusée de son père derrière elle.

La petite fille se retourna, et eut un sourire gêné.

- Allez, fit-il en ouvrant la porte grâce à une petite clé, tu peux rentrer. »

Cinq heures du matin. La maison baignait dans le silence. Au sein de ce cocon chaleureux, une petite fille se réveilla. Le soleil, déjà là, inondait la chambre de ses rayons, se déversant à travers les volets

entr'ouverts.

Aïna fut, l'espace d'un instant, décontenancée par la position inhabituelle des raies lumineuses qui éclaboussaient le carrelage. Puis elle se rappela qu'elle avait changé de chambre. D'un bond, elle se leva, ouvrit les fenêtres, et observa le petit jour qui se levait.

« Il doit être cinq heures » pensa-t-elle avec un petit pincement au cœur. Elle repensa alors à l'époque où elle descendait en secret dans son jardin, et le sentiment de perte lié au vent la transperça douloureusement.

Elle retourna dans son lit, mais même une fois bien installée, incapable de se rendormir.

N'en pouvant plus, elle sortit de sa nouvelle chambre et descendit d'autres escaliers que ceux dont elle avait l'habitude. Elle eut un instant d'hésitation une fois en bas, mais rapidement elle se souvint par quelle entrée elle pouvait sortir.

Une fois dehors, elle put enfin respirer.

Devant elle s'étendait un jardin sauvage, aux tons verts déclinés à l'infini par les feuilles des arbres, les buissons et les herbes variées, ainsi que par la lumière ricochant sur chaque végétal, tantôt illuminant douloureusement un détail, tantôt projetant une ombre au sol ou dans un mystérieux repli.

Ce jardin était beaucoup plus vaste que celui de son ancienne maison, et était entouré par un bois dans laquelle Aïna brûlait d'aller. Mais ses parents lui avaient interdit de s'y aventurer seule, et elle ne désobéirait pas.

A la place, elle s'assit sur un petit banc en pierre, sous un olivier dont les branches ployaient sous l'effet du vent. Le vent... C'était la chose qu'elle regrettait le plus...

Le souffle caressa ses cheveux, frôla sa peau, et lui provoqua un frisson qui n'était pas dû à sa fraîcheur. Elle se redressa d'un bond, surprise. Mais oui, elle la ressentait : cette sensation qui faisait vibrer toutes les fibres de son être, et qui lui réchauffait le cœur. Le sourire aux lèvres, elle ferma les yeux, se concentra....

Aïna leva doucement un bras et, suivant son impulsion, le vent courba les herbes de son jardin.